

Articoli/Articles

LE SEIN DE LA FEMME AUX YEUX DES MÉDECINS  
FRANÇAIS AUX XVI<sup>ÈME</sup> ET XVII<sup>ÈME</sup> SIÈCLES

MAGDALENA KOŻLUK

Université de Łódź, PL

Corresponding Author: magdakozluk@yahoo.fr

SUMMARY

A WOMEN'S BOSOM IN THE EYES OF FRENCH DOCTORS  
IN THE 16<sup>TH</sup> AND 17<sup>TH</sup> CENTURIES

*The breasts were considered to be the most important glands in a woman's body by French doctors in the 16th and 17th centuries. Medical practitioners were interested in this especially curious and practical anatomical organ for its ability to produce food, its anatomy, and its diseases and how to cure them. In my article, I want to show the doctor's perspective of women's breasts at the beginning of modern times in France. Initially, I describe the problems of breasts from an anatomical point of view and I show the controversies related to the phenomenon of breastfeeding. Secondly, I endeavour to identify the most common breast diseases during this period and present methods of treatment. I also demonstrate the curative care that was prescribed in all kinds of pharmacopoeia.*

*Introduction*

Symbole de la féminité, de la fécondité, de la maternité ou de la séduction, le sein de la femme a donné lieu, au cours des siècles, à des interprétations diversifiées, corrélatives à la mentalité des périodes historiques et des classes sociales qui les ont formulées. Mieux connu grâce aux belles représentations du corps (*Vénus Victrix*, la Vierge à

*Key words:* Breasts - Anatomy - Breastfeeding - 16<sup>th</sup> and 17<sup>th</sup> centuries - Breast diseases - cure

la licorne ou *Virgo lactans*)<sup>1</sup>, sans parler de celles qui étaient utilisées dans l'art allégorique pour figurer toutes sortes de vices et de vertus<sup>2</sup>, le sein devient au début de l'époque moderne un sujet digne d'intérêt pour les peintres et les poètes (Clément Marot<sup>3</sup>), mais aussi pour les médecins. Dans notre article, nous allons examiner un regard plus pragmatique que celui des artistes, mais non moins intéressant. En nous appuyant sur les traités d'anatomie et de chirurgie parus surtout en langue française en France, nous allons d'abord soulever le problème du sein au point de vue anatomique, pour ensuite nous pencher sur l'une des grandes controverses de l'époque liée au phénomène de l'allaitement. Le second volet de notre travail sera de présenter les maladies du sein les plus fréquentes selon leurs auteurs et d'envisager les moyens de les traiter.

### *I. Un sein, un devoir?*

Les informations sur le sein féminin (*sinus, mamma*), diffusées soit en latin soit en français dans les traités d'anatomie et de chirurgie aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, n'impressionneront pas le lecteur moderne par leur variété. Dans la plupart des cas, les textes reproduisent le même schéma descriptif et multiplient les généralités sur la nature du sein, sur ses veines<sup>4</sup>, ses artères<sup>5</sup>, ses nerfs<sup>6</sup>, sa forme, sa composition ou son tempérament. Le fragment de la *Chirurgie* d'Ambroise Paré (1510-1590) peut, sans doute, être considéré comme le résumé du savoir anatomique de l'époque<sup>7</sup>:

*Les Mamelles, comme nous avons dit parlant des Glandules, sont de substance glanduleuse, blanche, rare et spongieuse: laquelle aux pucelles et femmes qui n'ont point de lait, ou qui n'allaitent point, sont fort dures, et fermes, et plus petites qu'aux autres. [...] Leur figure est ronde et aucunement oblongue, revenant presque à figure pyramidale. Leur composition est de cuir, pannicule charneux, glandes, gresse, nerfs, dites mamelles entre la quatrième et cinquième, et quelquefois sixième des vraies costes: se divisent et distribuent par ladite gresse et glandes par une infinité de rameaux; à fin que par icelles soit apportée matière propre pour faire le lait [...]»<sup>8</sup>.*

Cependant, au XVII<sup>e</sup> siècle, Pierre Dionis (1643-1728), chirurgien et anatomiste français, dans l'*Anatomia corporis humani* se prononce sur la morphologie du sein en des termes qui dépassent de loin sa simple description anatomique et qui pourraient figurer dans un discours à caractère plutôt esthétique, destiné aux artistes. Le médecin remarque que la juste proportion des seins devient l'un des attributs principaux de la féminité ("debitæ proportionis mammæ sunt unum è principuis foeminarum ornamentis"), et poursuit son propos en décrivant la poitrine, selon lui, idéale. C'est ainsi que les seins devraient être parfaitement ronds ("rotundæ") et blancs ("candidæ"). La pointe des tétons où domine la couleur rose devrait en même temps révéler un caractère suffisamment pulpeux ("papillam habeant roseam nec nimis crassam")<sup>9</sup>. L'emplacement des seins joue aussi un rôle important dans la description. Pierre Dionis s'imaginait ainsi que les seins devraient être symétriquement placés l'un à côté de l'autre et de façon harmonieuse des deux cotés du corps ("mediocriterque ab inuicem seiunctæ in suis interstitiis"). De plus, il ne faut pas qu'ils se dressent ni trop haut dans la cage thoracique ni trop près des aisselles ("nec nimis alté collocatæ sint, nec ad axillas nimis accedentes"). Finalement, le médecin voudrait que les seins restent fermes, ni trop mous, ni trop affaissés ("nec nimis molles sint, neque pendulæ"). C'est conformes à ce canon, conclut Pierre Dionis, que les seins sauront susciter amour et désir ("quas habere debent ut uenustæ sint et ad amorem excitandum idoneæ")<sup>10</sup>.

Toutefois, ce regard purement esthétique sinon sensuel sur la poitrine féminine dans les écrits anatomiques reste exceptionnel. Notons que le sein devenait intéressant dans la *fabrica* du corps et digne de la plume des médecins avant tout parce qu'il était la glande responsable de la sécrétion du lait. Et, même si dans presque chaque traité anatomique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles l'intérêt principal des médecins ne se focalise que sur l'énigme de la lactation (*lac quomodo fit ?*)<sup>11</sup> et sur le phénomène de l'allaitement<sup>12</sup>, c'est plutôt dans

les écrits spécialisés, comme par exemple dans le premier traité de pédiatrie en français de Simon de Vallambert<sup>13</sup> que nous trouvons des informations plus nuancées portant d'un côté sur le sein idéal, destiné cette fois-ci à l'allaitement, et de l'autre, sur les qualités du lait maternel<sup>14</sup>. En décrivant la nourrice parfaite, Vallambert précise que "sa poitrine doit estre forte et assez ample", ses mamelles "assez fermes et grosses, non lasches, ne pendantes, moyennes entre dures et molles". Les exigences du médecin ne semblent pas être un simple caprice; au contraire, de telles propriétés du sein et des mamelles assuraient, selon les règles de l'ancienne médecine, la bonne qualité du lait consommé plus tard par le nouveau-né:

*[Les mamelles] qui ont une fermeté, digèrent mieux le laict de leur chaleur naturelle, laquelle est toujours plus forte en une chair ferme et solide, pleine de veines et artères, qu'elle n'est en une chair lasche et mollasse, en laquelle elle est quasi estouffée par les humiditez: et celles qui ont moyenne et suffisante grosseur, comprennent du laict suffisamment pour la nourriture de l'enfant. La grosseur ou grandeur desmesurée, charge trop la poitrine, et les parties pectorales: puis la vertu lactifiante, qui est en icelles espandue au large, ha moins de force: d'avantage, elle est ennuyeuse et desplaisante, voire à la nourrice mesme. Celles qui sont lasches et pendantes, ne peuvent par leurs bouts, qui tirent pareillement en bas, jeter droit le laict en la bouche de l'enfant: et l'enfant travaille à les dresser et tenir droicts, suççant le laict. Celles qui sont dures et serrées, ont le laict quasi foulé et pressé, par quoy il flue difficilement quand l'enfant le succe: puis encore l'enfant imprimant le bout du nez en la mamelle, la trouvant trop dure, se tourmente. Les molles qui sont ainsi comme les lasches, n'ont point la vertu lactifiante, vive, et assez forte. Les bouts des mammelles ne doivent point estre retirez ne enfoncez, pour travailler l'enfant à les tirer et succer: et à la vérité ne les pourroit prendre qu'à grand'peine<sup>15</sup>.*

Les textes évoqués fournissent des informations de nature soit purement anatomique soit esthétique, mais ils ne touchent pas les problèmes qui déclenchaient à l'époque de vives controverses. Nous pensons en particulier au phénomène de l'allaitement auquel les

médecins des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles étaient confrontés au quotidien; les uns militaient pour un allaitement maternel, les autres le repoussaient avec dédain. C'est dans cette perspective que le cinquième livre des *Erreurs populaires*<sup>16</sup> de Laurent Joubert (1529-1582), professeur de médecine et chancelier de l'Université de Montpellier<sup>17</sup>, devient une source précieuse dans nos recherches et jette une lumière particulière sur cette question. Le discours de Joubert s'inscrit dans un débat plus large qui a déjà encouragé maints philosophes et écrivains à exprimer leurs avis<sup>18</sup>. La tonalité persuasive de ce texte a pour but de présenter aux femmes les bienfaits de l'allaitement. Nous y décelons l'attitude d'un médecin scrupuleux qui allègue de nombreux arguments médicaux, pédagogiques et moraux en faveur de l'allaitement maternel.

D'abord, le fait de refuser d'allaiter son propre enfant est perçu par Joubert comme une sorte de folie<sup>19</sup>. L'une des premières raisons qu'il donne est l'imitation de la nature. Tout comme les animaux nourrissent leurs petits, les femmes, elles, devraient aussi allaiter leur progéniture<sup>20</sup>. Le recours à la nourrice reste certes apprécié comme une marque de civilité, mais en même temps provoque, comme contraire à l'instinct maternel, une vive réprobation.

Ce qu'il convient de souligner dans l'argumentation de Joubert, c'est son aspect moralisant et didactique. Il ne s'agit pas essentiellement de convaincre toutes les femmes de nourrir leurs enfants, mais surtout de les inviter à y réfléchir. Contrairement à ce que le début de son texte peut laisser penser, Joubert n'encourage pas toutes les mères à allaiter après leurs couches, mais uniquement celles qu'il qualifie de "sages et vertueuses"<sup>21</sup>. En les apostrophant, il affiche son attachement à l'ancienne idée selon laquelle la transmission des vices et des vertus de la mère à l'enfant se fait par le biais du lait maternel<sup>22</sup>. Les femmes "folles et vicieuses" ne sont pas dignes de "nourrir leurs enfants, non plus que d'an avoir". "Car il seroit à craindre", explique le médecin, que "si elles nourrissoient, leurs anfans fussent de mesmes

vicieus: et que le monde fut ancor plus corrompu et travaillé, de leur race pernicieuse”. D’ailleurs, ajoute-t-il, “ce n’est que trop de mal, d’avoir été conçu d’une mauvaise fame, et nourry de son sang neuf mois dedans son ventre: sans que l’enfant tire d’avantage de ses mechantes condicions, an les suçant avec le lait”<sup>23</sup>. Dans le cas où la femme ne mérite pas d’allaiter son enfant, le médecin suggère de les séparer l’une de l’autre et propose le service d’une sage nourrice. Ce propos s’achève par un aveu personnel. “Quand à moy”, conclut Joubert avec un aplomb de mâle, “j’an suis logé là, que si ma fame étoit antachée d’aucun vice, que je sceusse, je ne permettrois aucunement qu’elle alaitat noz anfans: ainsi le doit faire chacun”<sup>24</sup>. Remarquable est aussi l’argument qui fait appel à la notion d’ “extreme plaisir”<sup>25</sup>. La femme allaitante ressent, selon le médecin, un ravissement qui est de double nature et qui s’intensifie de jour en jour. D’abord, l’action même de nourrir est un bonheur en soi. “Si seulement les femmes savioient quel plaisir il y a de nourrir leurs anfans duquel jouissent leurs nourrices”, s’exclame Joubert, “elles se loueroient plus-tost à nourrir les enfans d’autrui, que de quitter les leurs”<sup>26</sup>. Vient ensuite la félicité de la femme qui s’assure un contact permanent avec l’enfant qu’elle voit grandir et s’attacher à elle. Elle peut ainsi contempler toutes les réactions du nouveau-né face au monde extérieur. Joubert évoque avant tout la joie que “l’enfant donne, quand il veut rire: comment il serre à demy ses petits yeux; quand il veut pleurer, comment il fait la petite lippe: quand il veut parler, comment il fait des gestes et signes de ses petits doigts: comment il begaye de bonne grace, et double an quelques mots, contrefaisant le langage qu’il apprant, quand il veut cheminer, comment il chancelle de ses petits pieds”<sup>27</sup>. Bref, c’est dans l’observation des sentiments naissant chez l’enfant que Joubert voit l’origine d’une relation très forte et privilégiée qui s’établit peu à peu entre l’enfant et sa nourrice. Toute femme indécise pourra ainsi découvrir une image touchante où se mêlent les unes aux autres des émotions telles que

l'attachement affectif de l'enfant à sa nourrice<sup>28</sup>, sa joie, sa tristesse, sa jalousie ou sa colère<sup>29</sup>. Si donc une nourrice éprouve un tel plaisir en présence d'un enfant qui n'est pas le sien, quelle jouissance pourrait ressentir une femme qui s'occuperait de son propre enfant? "Sans doute l'amour et le plaisir redoublent"<sup>30</sup>, termine Joubert en illustrant ses conclusions d'exemples empruntés à l'histoire et à la littérature. Or, Emmanuelle Romanet rappelle que "l'allaitement ne dépend pas seulement du désir de la mère. Celle-ci est soumise à des normes et à des codes"<sup>31</sup>. C'est dans cette perspective que nous voudrions analyser le dernier volet du discours joubertien. Le médecin nous fait part d'une triste vérité: même si certaines femmes souhaitent allaiter, ce sont fréquemment les hommes qui s'opposent à ce désir. Le problème est alors délicat, car selon les règles sociales de l'époque la femme doit obéir à son mari. Cependant, celui-ci, d'après Joubert, ne pense qu'à lui-même et à ses besoins élémentaires. D'abord, certains conjoints apprécient le calme du foyer et refusent de coucher dans la même pièce que leurs enfants et leur mère. "Il y a plusieurs marys", écrit Joubert, "qui ne veulent pas ouïr ou andurer le bruit et le tintamarre que donnent souvent les anfans; donc il faut faire chambre à part: et les bonnes fames ne consantent pas volontiers d'estre separées de leurs marys"<sup>32</sup>. De plus, les femmes vivent très mal cette séparation d'avec leurs époux qui s'éloignent du lit conjugal tout au long de la période d'allaitement<sup>33</sup>. Selon le médecin, il y a aussi des hommes qui "ne veulent permettre à leurs fames de nourrir, affin que leurs tetins demeurent plus jolys, qu'ils se plaisent à manier, non pas des tetins mols"<sup>34</sup>. La quête du plaisir sexuel de l'homme finit dans cette situation par dominer le bien-être de la mère comme celui de l'enfant.

Par ailleurs, les considérations esthétiques ne sont pas les seules à éloigner les maris de leurs femmes. Il existe aussi des individus "délicats" qui supportent mal "toutes les facheries", et particulièrement "l'odeur du lait au sein de la femme"<sup>35</sup>. Selon l'auteur, ce dernier

argument n'est en réalité qu'un prétexte pour ce groupe de maris fragiles dont Joubert condamne l'hypocrisie. "La plus part de ceus qui parlent ainsi", explique le médecin, "font plus souvant l'amour à la nourrice, que à leur fame. Les tetins mols de la nourrice, ne la santeur du lait, ne les an degoute pas: pour cela les bonnes gens, ne la treuvent pas mauvaise robbe"<sup>36</sup>. Joubert se doit ainsi de prévenir les épouses et les invite à demeurer vigilantes. En plus du grand nombre d'obligations liées aux activités maternelles, il faut donc aussi qu'elles gardent un œil sur leurs maris, facilement tentés par la présence d'autres femmes au foyer. "J'ose bien dire d'avantage (pansés y bonnes fames)", avertit le médecin,

*que plusieurs de voz marys, qui ne veulent que vous nourriés, le font pour tenir dans la maison un'autre fame qu'ils pansent avoir à leur commandement, affain d'aller au change quand bon leur samble. Et ceus qui s'excusent, disans, que si leur fame nourrissoit, elle perdroit tams, ne redevenant si tost grosse, et qu'ils veulent avoir nombre d'anfans: croyés qu'ils prennent aussi bien plaisir, d'avoir nombre de nourrices, pour mieus assouvir leur cupidité charnelle<sup>37</sup>.*

Égoïstes, hypocrites, embrasés de concupiscence plutôt que soucieux de leur famille, les maris deviennent, dans le discours de Joubert, l'objet d'une critique acerbe, rare dans les textes médicaux de l'époque. Ajoutons pour finir que l'auteur ne porte pas un jugement négatif sur le genre masculin seul, mais aussi sur les nourrices qui, selon lui, "sont plus aisées à debaucher que les garses et autres servantes". En jetant ainsi une lumière défavorable sur la nourrice, personnage sanctionné par une longue tradition, le médecin livre aux femmes son dernier argument et, malgré toutes les difficultés énumérées, il les encourage pourtant à allaiter, à remplir ce "devoir de nature"<sup>38</sup>. Curieusement, le discours scientifique rejoint chez Joubert la *querelle des femmes*, débat moral et rhétorique connu depuis le Moyen Âge<sup>39</sup>.



## *II. Maladies du sein*

Dans les textes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les maladies sont de deux catégories. La première contient celles qui touchaient les femmes pendant l'allaitement<sup>40</sup> et qui se laissaient guérir assez facilement grâce aux simples ordonnés par les sages-femmes. La deuxième, en revanche, regroupe les douleurs qui pouvaient survenir à tout âge. Nous y trouvons toutes sortes d'ulcères, de ganglions, de chancres, de tumeurs ou d'abcès chancreux<sup>41</sup>. Leur traitement exigeait cette fois l'intervention d'un chirurgien, de sa main habile guidée ordinairement par le savoir d'un médecin avisé.

### *a) Allaitement*

La femme était exposée à de multiples maladies, et cela, à chaque étape de son rôle de nourrice. Le plus souvent, elle faisait appel aux médecins quand il fallait soit "tirer le lait caillé et grumelé en la mammelle", soit "guérir l'abcez provenu dudit lait coagulé"<sup>42</sup>. Simon de Vallambert note l'importance de ces affections douloureuses qui empêchaient l'allaitement au point de rendre urgent la recherche d'une "nourrice mercenaire". Le médecin prévient ainsi que, "si le lait estoit caillé, et que la nourrice eust inflammation en la mammelle, ou quelque autre maladie, [elle] ne doit aucunement donner à tetter, ains se doit faire guerir: et ce pendant pourvoir à l'enfant du lait d'une autre femme"<sup>43</sup>. Parfois, il arrivait aussi que le mamelon demeurât "enfoncé dans la mamelle", et, par conséquent "l'enfant ne le pouva[i]t prendre, ny tetter"<sup>44</sup>. Enfin, quand venait le temps d'arrêter l'allaitement, il fallait "faire perdre le lait" aux femmes, et dans ce cas, plusieurs solutions pouvaient s'imposer aux sages-femmes et aux médecins.

Notons qu'une longue liste de remèdes contre tous ces maux a déjà été dressée par Dioscoride (*De Materia medica*). On en trouve de nombreux échos dans les traités modernes. Parmi les ordonnances, il y avait d'abord celles qui étaient efficaces contre les inflammations

et “estirement” des mamelles après l’enfantement, celles qui aidaient, ensuite, à “resoudre et mollifier les duretez des mamelles”. Sur la liste figuraient enfin les prescriptions destinées à soulager “les mamelles ulcérées”. Et, comme la question de l’allaitement et des difficultés liées à la production du lait occupait une place cardinale, il ne manquait pas non plus, dans le corpus de Dioscoride, de conseils pour “resoudre le laict figé et grumellé es mammelles”, pour “faire venir le laict en abondance”, ou pour “garder de croistre les mamelles”<sup>45</sup>. Parmi les soins curatifs quotidiens, les *esculapes* ordonnaient toutes les substances qui constituaient la base de la pharmacopée hippocratique-galénique. C’est ainsi qu’un médicament efficace d’origine dioscoridienne pour l’inflammation des mamelles se composait de “farine de fèves, pommes de coing réduites à la mode de cataplasme ou encore les racines et feuilles d’asphodelus appliquées avec du vin”. Pour remédier à ce mal, Dioscoride prescrivait aussi l’usage d’un œuf de “poule cru appliqué avec huile rosat ou farine de ris cuite en lait”. On rencontrait aussi des *medicamenta* à base de matières minérales. Parmi elles, on louait fort les vertus de la terre de Samia (autrement pierre de Saint Paul) qui, “enduite avec eau et huyle rosat”, rafraîchissait avec succès “les inflammations des mamelles et des genitoires”. Les mêmes qualités étaient attribuées à la pierre nommée “géode” (*lapis geode*)<sup>46</sup> et à la pierre ostracite. Cette dernière, selon Dioscoride, “appliquée avec du miel, mitige les inflammations des mamelles et reprime les ulceres corrosifs”<sup>47</sup>. Pour ce qui concerne le mamelon qui “demeure enfoncé dans la mamelle”, Fabrizi d’Acquapendente (1533-1619), anatomiste italien, conseille vivement d’abord de le “tirer dehors”. Or, pour y parvenir, il faut recourir aux services des “femmes un peu d’aage” qui, “ayant auparavant fait des fomentations avec les mauves”, sont sollicitées de saisir “le mamelon bien ferme avec les lèvres” et de tirer dehors “doucement avec les dents”. Si cette astuce n’apporte pas les résultats souhaités, on utilise d’autres moyens et on applique par exemple

sur le mamelon “une petite ventouse seiche ou bien quelques cornets”. Finalement, il est recommandé de se servir d’ “une certaine sorte de verre vide, long et estroit” (appelé *latterolum*). Cet outil est garni d’ “un orifice à l’un de ses bouts” qui correspond “à la grosseur du mammelon”; à l’autre bout de l’instrument se trouve “un petit trou, par lequel quelque femme de bon aage se mette à succer”<sup>48</sup>. Le médecin affirme que cette cure reste doublement utile. D’abord, on fait vider le lait par succion et, en même temps, on fait sortir le mamelon. Mais comment faut-il procéder si le lait est déjà trop caillé dans la mamelle et, pire encore, “s’il s’est déjà fait un abscez”? Fabrizi d’Acquapendente conseille dans ce cas de “faire une simple incision avec le scalpel, et vider le laict corrompu”. “Lequel mal”, explique-t-il “bien qu’il dure long temps à cause de perpetuel abord du laict, se guerit neantmoins”<sup>49</sup>.

Enfin, Louise Bourgeois (1563-1636), dite la Bourcier, la première sage-femme à avoir écrit un livre d’obstétrique, propose pour sa part des “remèdes pour faire perdre le laict aux femmes”<sup>50</sup>. Le plus simple, prétend-elle, est d’ “appliquer d’une eau laquelle on fait venir d’Angers qui est fort propre à faire évader le laict”<sup>51</sup>. Le seul inconvénient, continue la sage-femme, c’est qu’il “faut descouvrir les testins deux fois le jour, pour ayant fait tiedir de l’eau, y mouiller des linges et mettre dessus”. Un autre moyen efficace consiste à laver les seins au moyen d’une infusion préparée à base de “sauge franche, pervanche, ache et ciguë” distillées ensemble. Cependant, le médicament le plus recommandé par l’Auteure et dont elle use volontiers est un onguent plus complexe. Il se compose d’ “un quarteron de cire neufve, un quarteron de gros miel commun, une once d’huile rosat, une once de beurre frais, jus de sauge et jus de cerfeuil”<sup>52</sup>. Le résultat, assure-t-elle, est garanti.

### *b) Cancer*

Outre les maladies liées à l’allaitement, le sein féminin était également exposé à maints maux qui, ne pouvant être promptement soignés, exi-

geaient un traitement médical beaucoup plus élaboré. Parmi ces affections dangereuses, voire mortelles, les médecins énuméraient toutes sorte de tumeurs (cancers). S'il fallait expliquer la cause de cette maladie, on allait la chercher d'abord dans l'anatomie du sein même:

*Les mamelles des femmes sont souvent attaquées du cancer, mais celles des hommes sont rarement; [...] La raison en est ce que les mamelles des femmes sont plus grosses, et que leur substance glanduleuse et spongieuse attire et reçoit aisément un sang noir et brûlé envoyé de la matrice, par ces veines qui de la matrice sont portées en haut par les muscles droits de l'abdomen, et se joignent par anastomose aux veines qui descendent des mammelles<sup>53</sup>.*

Certains médecins proposaient aussi des causes internes comme responsables de ce mal, parmi lesquelles ils énuméraient avant tout l'hérédité en excluant en même temps toute possibilité de contagion<sup>54</sup>. Ils en cherchaient désespérément les origines dans la "corruption du sang", dans "l'acidité outrée de l'humeur mélancolique" ou encore dans "la disposition des glandes". D'autres évoquaient aussi des causes externes, multiples et banales, telles qu' "un grand froid auquel on a exposé la gorge", la pression d' "un corps trop juste qui serre trop le sein" ou l'accident qui vient "d'une chute ou d'un coup". Bref, n'importe quelle exposition à "toute [...] chose capable de blesser ces glandes, de les affaiblir, d'y attirer ou d'y arrêter les humeurs, et d'y empêcher leur mouvement"<sup>55</sup> était perçue comme dangereuse. Signalons aussi que les personnes à tempérament mélancolique étaient tout particulièrement prédestinées au cancer. Si déjà aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles on spéculait sur l'étiologie du cancer, l'opinion commune qui portait sur ses symptômes restait plus unanime. Guillaume de Houppeville nous fait part de ses réflexions et transmet un témoignage sur les troubles qui annoncent l'arrivée du cancer:

*La tumeur n'a souvent rien de considérable dans sa naissance, elle est quelquesfois imperceptible, et ne se connoît que par des sentimens de*

*piqueures et de dards, quelquesfois elle s'engendre sans ces sentimens de douleur; et telle femme a eu un Cancer au sein, qui ne s'en est apperçue que lorsqu'il a été formé: Dans ce commencement pour l'ordinaire il n'est pas plus gros qu'un petit pois, et s'augmentant peu à peu il devient gros comme une fève, comme une noix, comme une pomme; enfin son étendue se trouve sans bornes, occupant ou tout le sein ou sa plus grande partie; sa couleur tire sur le brun, le noir, le livide; il s'en est vû néanmoins qui n'ont eu cette couleur que sur la fin, un peu avant que de s'ouvrir; sa consistance est solide, dure, et avec retinence. Heureuses les personnes où il se rencontre mobile, sans avoir de profondes attaches! Il cause de la douleur, mais plutôt ou plus tard, plus ou moins souvent, plus ou moins grande, selon les temperamens, et selon plusieurs autres circonstances<sup>56</sup>.*

Le médecin souligne que la formation du cancer se fait à l'insu de la patiente. Il admet que “dans ces temps bien des malades vivent sans inquietude, se laissant tromper par une douceur apparente donc ce mal semble les flatter”. Il y a aussi des personnes qui, selon l'auteur, “ne veulent pas connoître leur mal [...]”. Elles en font un secret qu'elles “n'osent confier à personne”<sup>57</sup>. En tant que médecin, Guillaume de Houppeville n'approuve pas cette attitude, la juge déplorable et met l'accent sur les effets du temps. C'est au début de la maladie que “le mal naissant est plus guerissable”, avoue-t-il, mais en même temps “plus difficile à connaître”<sup>58</sup>. Certes, les difficultés à diagnostiquer le cancer contribuent à son développement jusqu'au jour où l'on s'aperçoit de

*la malignité chancreuse par l'accroissement de la tumeur, par sa dureté, sa lividité et l'augmentation des douleurs, par la vue de plusieurs boutons rouges-bruns, qui se distinguent dans les chairs, et poussent jusqu'à la peau: la peau s'étend et s'attendrit, jusqu'à ce qu'au travers des pores il suinte une sérosité rousse, et puante: La peau s'ouvre de plus en plus, les chairs se divisent et se fendent, et en peu de tems il se fait un ou plusieurs ulceres, dont les levres sont dures, renversées, noires, sales, et vilaines, le fond en est noir, quelquefois sec, le plus souvent humide, d'où il coule une sérosité brune d'une odeur aussi particulière, qu'elle est insupportable<sup>59</sup>.*

Pour compléter sa description, Guillaume de Houppeville ne prive pas son lecteur des autres détails que l'œil du médecin peut facilement scruter sur le corps d'un malade. Il souligne qu' "autour de l'ulcère, et particulièrement au sein, on voit des veines grosses, noires et toutes variqueuses"<sup>60</sup>. De plus, les extensions de boutons gardent une couleur rouge-brun et leur superficie devient inégale et raboteuse, presque toujours de forme ronde. Si le médecin relève tous ces symptômes, prévient l'auteur, il ne peut alors que rendre son avis et déclarer la présence d' "une tumeur dure"<sup>61</sup>. "Or, celle-ci", précise Houppeville, "est toujours de couleur cendrée, livide ou plombine, avec des levres dures, vilaines et renversées, autour de la quelle se trouvent souvent des veines grosses, noires, et tortues, qui représentent les pates du Cancer rangées autour de son corps"<sup>62</sup>. À ce dernier stade du développement, "ce monstre devorant", conclut le médecin,

*corrompt la partie qu'il occupe, il mange (pour ainsi dire) les chairs, et il ronge les vaisseaux, ce qui cause de considerables et de frequentes hémorrhagies [...] Dans ce miserable état les douleurs sont continuelles, souvent fort aiguës, et presque toujours avec un sentiment comme de cordes, qui tirent la partie; la fièvre lente ne quitte pas, les foiblesses sont frequentes, le bras enfle assez souvent du côté du sein malade; et il survient plusieurs accidens, selon la difference des temperamens*<sup>63</sup>.

Après avoir identifié la nature de la maladie, il s'agit encore de soigner la patiente en sachant que "l'esperance de consumer le cancer par medicamens caustiques est assurée quand il est petit et superficiel"<sup>64</sup>. Dans le cas contraire, les chances de guérison diminuent.

Afin de soulager la femme atteinte d'un cancer du sein, les médecins proposaient deux solutions. D'abord on essayait d'appliquer une méthode assez complexe qui consistait en "saignées de tems en tems du bras et du pied" et en "purgations douces et rafraîchissantes". Les bains dans les eaux minérales étaient aussi fort recommandés. Les médecins prescrivaient, entre temps, "la décharge des hemorrhoides"

afin d'équilibrer l'harmonie des humeurs (*crasis*) dans le corps de la femme malade. Pour ce qui concernait le régime, on conseillait vivement la consommation du "lait seul pour toute la nourriture"<sup>65</sup>. Parfois, l'usage des alkalis (c'est-à-dire cendres d'une plante marine dont on retirait la soude) était nécessaire, dont la composition riche en plusieurs substances garantissait l'amélioration de la santé<sup>66</sup>. Parfois, il suffisait juste d'appliquer "tous les simples rafraîchissans et adoucissans, entr'autres l'herbe à Robert, qui est merveilleuse pour corriger la pourriture du cancer" ou celle du "mouron, de la morelle, de la grande et petite scrophulaire [...]". Enfin, les médecins prescrivaient des compositions plus recherchées, empruntées à la pharmacopée chimique, comme "les applications du lait virginal fait avec la dissolution d'alun dans l'eau rose ou de morelle, ou d'autres de semblable vertu"<sup>67</sup> ou différentes poudres, comme "la poudre de Fuchs"<sup>68</sup> composée d'arsenic, grande serpenteaire et suie de cheminée et "la poudre de crapaux et de lézards calcinez" à laquelle, afin de la rendre plus forte, on ajoutait "un peu d'orpiment<sup>69</sup>, de poivre noir, de sel commun et de suye sèche", tous les ingrédients accompagnés d'"arsenic sublimé"<sup>70</sup> mélangé avec le baume de "souphre de Ruland"<sup>71</sup>. Si les remèdes galéniques et chimiques n'apportaient aucun soulagement, les médecins conseillaient d'intervenir directement sur la partie infectée. Notons qu'à l'époque dont nous traitons, l'opération du sein passait pour "trop hardie, douloureuse, cruelle et même très perilleuse"<sup>72</sup>, et les médecins eux-mêmes craignaient "l'excès de la douleur" que cette opération devait causer, "la perte du sang" et "la crainte de la recidive"<sup>73</sup>. Girolamo Fabrizi d'Acquapendente avoue qu'il avait vu un jour un chirurgien qui "coupa tout à l'entour toute la mammelle chancreuse, la separant d'avec la partie de dessous, puis il la cauterisa avec le fer chaud, et cela succeda heureusement"<sup>74</sup>. Et, bien que le médecin déclare qu'il n'a jamais pratiqué lui-même un tel acte chirurgical, il est intéressant de s'attarder sur ses indications bien que théoriques. Girolamo Fabrizi d'Acquapendente se met ainsi

à la place du chirurgien et se propose de détailler l'ablation de ce cancer. Le passage spécifie nombre de détails de l'opération avec les risques à éviter (douleur, profusion du sang) et les outils à employer (tenailles, couteau tranchant et embrasé, doigts habiles). L'auteur représente cette scène avec le regard indifférent du professionnel, soucieux du seul résultat de sa démarche, mais la force visuelle des manipulations évoquées ne peut que nous frapper:

*si c'estoit à moy à faire, pour premierement éviter la douleur, et la profusion de sang, si le cancer estoit mobile, l'ayant saisi avec la tenaille, je parferois incontinent l'operation avec un cousteau trenchant, et en mesme temps embrasé; afin que par la tenaille tenant fort et ferme serré, le sentiment de la partie fust stupefié, que le cancer fust extirpé par le trenchant du cousteau, et que par le mesme, entant qu'embrasé, le sang fut arrêté. Qui si le cancer est adherant à la mammelle, immobile, et qu'on ne puisse bien estraindre, il le faut couper tout à fait. Et pour éviter la douleur, et la profusion de sang, je le ferois avec un cousteau de bois, ou de corne, bien trenchant, l'ayant toutesfois trempé auparavant à diverses fois dans cette eau, de laquelle les Orfèvres se servent pour separer l'or d'avec l'argent, que le vulgaire appelle eau forte: de ce cousteau, il en faut couper la peau tout à l'entour de la mammelle, et puis avec les doigts et les ongles, separer d'avec le dessous la substance glanduleuse de la mammelle<sup>75</sup>.*

Au terme de cette étude on peut dire que, au seuil de la modernité, le sein éveille une curiosité particulière dans les milieux scientifiques. Les auteurs de traités de médecine des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, que nous avons envisagés, soulignent le caractère exceptionnel de cette glande singulière, représentée sur nombre de planches et gravures, en en scrutant les mystères anatomiques et en mettant en valeur sa fonction physiologique. Ils discutent avec ardeur de la question de savoir lequel des deux, le sein maternel ou le sein mercenaire, est supérieur à l'autre. Qui plus est, leurs réflexions concernant le sein dépassent le champ strictement médical pour s'intégrer à de vivantes polémiques domestiques et morales. En effet, ces auteurs luttent de leur plume pour déculpabiliser les femmes refusant de nourrir leurs



enfants et pour vitupérer les maris qui, désireux de voir leurs épouses demeurer belles, les forcent à ne pas allaiter. Ces accents polémiques rejoignent, dans le discours médical de l'époque, des remarques de nature esthétique. Tout en recherchant les critères du sein canonique, du point de vue de l'allaitement, les médecins sont également sensibles au sein en tant qu'attribut de la féminité (juste proportion de la poitrine, rondeurs parfaites, blancheur, *etc*). Pour eux, cet organe reste donc aussi un objet érotique en puissance. Bien évidemment, ils s'intéressent aussi aux maladies du sein. Banales ou graves, celles-ci occupent dans leurs traités une place très importante. Classées en deux groupes selon leur nature, soit elles empêchaient l'allaitement, soit s'avéraient dangereuses pour la vie de la personne touchée. Si les premiers de ces maux se prêtaient sans difficulté à un traitement efficace, les autres, hélas, ne pouvant être diagnostiqués de façon précise et résistant aux remèdes galéniques et chimiques, exigeaient des interventions chirurgicales pénibles dont les descriptions produisent chez le lecteur un frisson d'effroi. En bref, le sein semble jouir, dans le discours médical du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, d'un statut unique: organe du corps humain sans pareil, il recèle symboliquement le mystère de la vie, provoque le rêve érotique dans l'imagination de l'homme et donne lieu, en même temps, à des observations scientifiques suivies qui ont rendu vigoureux le vocabulaire médical français.

#### BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

- Amoureux PJ, Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de Laurent Joubert. Montpellier: de l'imprimerie de J G. Tournel; 1814.
- Berriot-Salvadoré É, Les Femmes dans la société de la Renaissance. Genève: Droz; 1990. pp. 82-90.
- Berriot-Salvadoré É, Un Corps, un Destin. La Femme dans la médecine de la Renaissance. Paris: Honoré Champion; 1993. pp. 187-189.
- Delgado Criado B, Joan Luis Vives (1591-1540). In: Houssaye J, Premiers

- pédagogues: de l'Antiquité à la Renaissance. Paris: ESF éditeur; 2002. pp. 256-257.
- Dulieu L, La Médecine à Montpellier. t. ii, La Renaissance. Avignon: Presses Universelles; 1979. pp. 340-343.
- Jahan S, Les Renaissances du corps en occident (1450-1650). Paris: Belin; 2004. pp. 80-84.
- Matthews Grieco SF, Ange ou diablesse. La Représentation de la femme au XVI<sup>e</sup> siècle. Paris: Flammarion; 1991. pp. 165-202.
- Muchembled R, La Civilisation des odeurs. Paris: Les Belles Lettres; 2017. pp. 97-133.
- Quellier F, La Table des Français. Une histoire culturelle (XV<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècle). Tours: Presses Universitaires de Rennes et Presses Universitaires François-Rabelais de Tours; 2010. pp. 184-186.
- Rommanet É, Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化 [En ligne], 8 | 2013, mis en ligne le 02 décembre 2013, consulté le 30 septembre 2016. URL: <http://transtexts.revues.org/497>; DOI: 10.4000/transtexts.497.
- Simons P, The Social and Religious Context of Iconographic Oddity. In: Sperling JG (ed.), Medieval and Renaissance Lactations. Images, Rhetorics, Practices. Hampshire College, USA: Routledge; 2016. pp. 213-234.
- Rouëssé J, Une histoire du cancer du sein en Occident. Enseignement et réflexions. Berlin: Springer-Verlag; 2011. pp. 85-98.
- Telle VÉ, L'Œuvre de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre et la querelle des femmes. Toulouse: Imprimerie toulousaine Lion et fils; 1937.
- Schmid A-M (ed.), Poètes du XVI<sup>e</sup> siècle. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade"; 1953. 293-364 pp., ici pp. 331-332.
- Teyssou R, La Médecine à la Renaissance et évolution des connaissances de la pensée médicale du quatorzième au dix-neuvième siècle en Europe. Paris: Harmattan; 2002. pp. 464-473.
- Teyssou R, La Thérapeutique de Fracastor. Lexique des médicaments. Paris: Harmattan, "Acteur de la Science"; 2017. pp. 131-132.
- Tingali P, Women in Italian Renaissance Art. Gender Representation Identity. Manchester: Manchester University Press; 1997. pp. 9-12.
- Tiollais M, La Médecine et le régime de santé. Des erreurs populaires et propos vulgaires. t. I, Livre I. Réfuté et expliqué par Laurent Joubert. Paris: l'Harmattan; 1997. pp. 23-32.
- Ulmann J, Corps et civilisation. Éducation physique, médecine, sport. Paris: Librairie philosophique J Vrin; 1993. pp. 119-125.
- Vallambert S (de), Cinq livres de la manière de nourrir et gouverner les enfans dès

leur naissance. Édition critique par CH Winn avec la collaboration de ME Gregg pour le glossaire et le répertoire. Genève: Droz; 2005, pp. 15-20.

Sources

Acquapendente Fabrizi G, Œuvres chirurgicales divisées en deux parties [...]. Paris: Jean Pocquet; 1658.

Boodt A (de), Le Parfaict Joaillier, ou histoire des pierreries. Lyon: Jean-Antoine Hugetan; 1644.

Bourgeois L, Observations. Paris: Melchior Mondiere; 1626. t. I. p.134.

Dionis P, Anatomia corporis humani. Geneuæ: sumptibus Cramer et Perachon; 1696.

Houpperville G (de), La Guerison du cancer du sein. Rouen: La veuve de Louis Behourt; 1693.

Joubert L, Le Cinquième livre des Erreurs Populaires, touchant le lait et la nourriture des enfants. In: Joubert L, Les Erreurs Populaires au fait de la médecine et régime de santé. Bordeaux: S Millanges; 1578. pp. 401-435.

Le Fèvre N, Cours de chymie pour servir d'introduction à cette science. Paris: Jean-Noël Leloup; 1751.

Liébault J, Trois livres appartenans aux infermitéz et maladies des femmes. Lyon: Jean Veyrat; 1598. pp. 774-776.

Grévin J, Les Portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain. Paris: André Wechel; 1619. pp. 90-91.

Marinelli G, Trois livres appartenans aux infirmitéz et maladies des femmes. Paris: Jacques du Puys; 1587. pp. 774-789.

Matthiolus PA, Les Commentaires de MP André Matthiolus, médecin senois, sur les six livres de Pedacius Dioscoride Anazarbeen de la matiere medicinale. Lyon: Pierre Rigaud; 1605.

Paré A, Les Œuvres. Paris: G Buon; 1599.

Vallambert S (de), De la maniere de nourrir et de gouverner les enfans. Poitiers: Marnefz et Bouchets freres; 1565.

Verheyen Ph, Corporis humani anatomia. Louvain: Denique; 1693.

1. Tingali P, Women in Italian Renaissance Art. Gender Representation Identity. Manchester: Manchester University Press; 1997. pp. 9-12; Jahan S, Les Renaissances du corps en occident (1450-1650). Paris: Belin; 2004. pp. 80-84; Simons P, The Social and Religious Context of Iconographic Oddity. In: Sperling JG, Medieval and Renaissance Lactations. Images, Rhetorics, Practices. Hampshire Collegue, USA: Routledge; 2016. pp. 213-234.

2. Matthews Grieco SF, Ange ou diablesse. La Représentation de la femme au XVI<sup>e</sup> siècle. Paris: Flammarion; 1991. pp. 165-202.
3. On pense bien sûr au “Blason du beau tétin” de Clément Marot, qui entame dans les années 1530 le concours des blasons du corps féminin. Voir Schmid A-M (ed.), Poètes du XVI<sup>e</sup> siècle. Paris: Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”; 1953. pp. 293-364 pp., ici pp. 331-332.
4. Les veines: “il sort de ces glandes ovales, et quelquefois des muscles, plusieurs rameaux de veines, d’où se forme le tronc de la veine mammaire, qui se porte à la veine souclaviere; il sort aussi de la graisse et de tout l’extérieur de la mamelle, plusieurs petites veines, d’où se fait le tronc de la veine thoracique supérieure, qui se termine à l’axillaire”, Houpeville G (de), La Guérison du cancer du sein. Rouen: La veuve de Louis Behourt; 1693. p. 47.
5. Les artères: “on y trouve la thoracique supérieure et la mammaire; la thoracique sort de l’axillaire, et se porte à l’extérieur de la mammelle; la mammaire sort de la souclaviere, et se distribue dans l’intérieur où le corps de la mammelle, fournissant un vaisseau à chacune de ces glandes ovales qui le composent; cependant quelques rameaux s’échappent quelquefois vers les muscles de la poitrine” (ibid., pp. 45-46).
6. “Les nerfs de la mammelle viennent des vertebraux, et principalement de la cinquième paire dorsale, dont la distribution est commune à cette partie avec les autres contenant de la poitrine; de sorte que les nerfs de la mammelle n’ont rien de particulier, si ce n’est qu’ils se terminent la plupart au mammelon, qui par ce moyen est d’un sentiment tres-delicat” (ibid., pp. 43-44).
7. Les gravures qui illustrent le discours scientifique présentent dans la plupart des cas le principal corps du sein, les glandes, la graisse et les veines qui s’étendent sur les mamelles. Voir par exemple la gravure qui se trouve dans Grévin J, Les Portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain. Paris: André Wechel; 1619. pp. 90-91. Notons à l’occasion que des dessins plus pittoresques paraissent dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle par exemple dans Verheyen PH, Corporis humani anatomia. Louvain: Denique; 1693.
8. Paré A, Les Œuvres. Paris: G Buon; 1599. p. 99. Cf. aussi Houpeville G (de), op. cit. n. 4, pp. 41-43: la mamelle “n’étoit qu’un corps composé de graisse, et de plusieurs glandes presque ovales, de grandeur inégale, rangées circulairement, toutes enveloppées avec la graisse dans la membrane charnue, qui les joint aux muscles de la poitrine. On y distingue le mammelon et le cercle qui l’environne, dont les descriptions sont dans les Livres anatomiques. Ces glandes sont destinées à separer les parties laiteuses de la masse du sang, à les garder dans leurs pores, et à les laisser couler par leurs

conduits excretoires, dans les canaux où le lait s’amasse, jusques à ce que par le succement de l’enfant il sorte par plusieurs petits tuyaux, qui aboutissent au mammelon. Outre ces conduits du lait, on remarque dans la mammelle des nerfs, des artères, des veines, et des vaisseaux lymphatiques”.

9. Dionis P, *Anatomia corporis humani [...]*. Genevæ: sumptibus Cramer et Perachon. 1696. p. 250.
10. *Ibid.*, p. 251.
11. Puisque la question de la production du lait ainsi que ses qualités nutritives, gustatives et olfactives ne sont pas l’objet de cet article, nous devons laisser de côté ce sujet fort intéressant. Signalons juste que les médecins considéraient le lait comme “comme un sang blanchy” (Vallambert S (de), *De la maniere de nourrir et de gouverner les enfans*. Poitiers: Marnefz et Bouchets freres; 1565. p. 14.) dont le tempérament était “froid et humide” (Paré A, *op. cit.* n. 8, p. 100). Voir aussi Marinelli G, *Trois livres appartenans aux infirmités et maladies des femmes*. Paris: Jacques du Puys; 1587. pp. 774-789; Liébault J, *Trois livres appartenans aux infirmités et maladies des femmes*. Lyon: Jean Veyrat; 1598. pp. 774-776; Dionis P, *op. cit.* n. 9, pp. 257-258.
12. Paré A, *op. cit.* n. 8, p. 100: “Leur [des mamelles] action et usage est de preparer le nourrissage à l’enfant nouvellement né, et eschauffer le cœur, estant d’iceluy premierement eschauffées, ou pour la multitude du sang et esprits en icelles contenus, et de aorner la poitrine”.
13. Sur ce médecin voir Vallambert S (de), *Cinq livres de la manière de nourrir et gouverner les enfans dès leur naissance*. (Édition critique par Winn CH avec la collaboration de Melanie E Gregg pour le glossaire et le répertoire) Genève: Droz; 2005. pp. 15-20.
14. Vallambert S (de), *De la maniere de nourrir et de gouverner les enfans*. Poitiers: Marnefz et Bouchets freres; 1565. pp. 16-18.
15. *Ibid.*, p. 9.
16. Joubert L, *Le Cinquième livre des Erreurs Populaires, touchant le lait et la nourriture des enfants*. In: Joubert L, *Les Erreurs Populaires au fait de la médecine et régime de santé*. Bordeaux: S Millanges; 1578. pp. 401-435. Dans les citations nous utilisons la graphie originale.
17. Sur la vie et œuvre du médecin voir Amoureux PJ, *Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de Laurent Joubert*. Montpellier: de l’imprimerie de JG Tournel; 1814 ; Dulieu L, *La Médecine à Montpellier*. t. II, *La Renaissance*. Avignon: Presses Universelles; 1979. pp. 340-343; Tiollais M, *La Médecine et le régime de santé. Des erreurs populaires et*

- propos vulgaires. t. I, Livre I. Réfuté et expliqué par Laurent Joubert. Paris: Harmattan; 1997. pp. 23-32.
18. Par exemple Plutarque (*De liberis educandis*), Érasme (*Puerpera*), Scévole de Sainte-Marthe (la *Pædotrophia*) ou Luis Vives (*De institutione femininae christianae*) ont déjà donné leurs avis. Voir aussi Berriot-Salvadore É, Les Femmes dans la société de la Renaissance. Genève: Droz; 1990. pp. 82-90; Delgado Criado B, Joan Luis Vives (1591-1540). In: Houssaye J, Premiers pédagogues: de l'Antiquité à la Renaissance. Paris: ESF; 2002. pp. 256-257; Ulmann J, Corps et civilisation. Éducation physique, médecine, sport. Paris: Librairie philosophique J Vrin; 1993. pp. 119-125.
  19. “ N'est ce pas une espece de folie, mepriser ce que l'on ha fort désiré, procuré, et attandu? La fame, entre ses plus grands desirs, ha de se voir anceinte, et puis honorée d'un bel anfantemant. Commant est elle incontinant si inconstante et legière, qu'a peine ha veu son enfant an lumière, qu'elle s'an defait, l'anvoyant aux champs, pour estre nourry d'une fame estrangiere?”, Joubert L, Le Cinquième livre des Erreurs Populaires. op. cit. n. 16, p. 411.
  20. “ [...] l'exemple des autres animaus, an ce fait plus raisonnables que la fame, lesquels nourrissent tous, sans aucun amprunt, leurs petits, de leur propre lait [...] La fame au contraire, comme animal sociable, et d'amiable condicion, fait plaisir l'une à l'autre, moyenant quelque honneste recompance. À quoy je repliqueray, que les bestes sont de si grand'amitié anvers leurs faons, que quand elles pourroient estre ainsi accommodées, jamais ne le permettront: comme l'on epreuve tous les jours, par les grands alarmes qu'elles donnent à ceus qui les an veulent priver, soit pour les faire nourrir à un autre, soit pour autre occasion”, *ibid.*, pp. 411-412.
  21. *Ibid.*
  22. Berriot-Salvadore É, Un Corps, un Destin. La Femme dans la médecine de la Renaissance. Paris: Honoré Champion; 1993. pp. 187-189.
  23. Joubert L, Le Cinquième livre des Erreurs Populaires, op. cit. n. 16, p. 415.
  24. *Ibid.*, p. 417.
  25. *Ibid.*, p. 418. Cf. Berriot-Salvadore É, Un Corps, un Destin. La Femme dans la médecine de la Renaissance. op. cit. n. 22, pp. 188-189.
  26. Joubert L, Le Cinquième livre des Erreurs Populaires, op. cit. n. 16, p. 418.
  27. *Ibid.*, p. 419.
  28. “Mais il y a passetemps pareil à celuy qui donne un enfant qui mignarde et flate sa nourrice an tettant: quand d'une main il decouvre et manie l'autre tetin, de l'autre luy prend ses cheveux, ou son coulet an s'y jouant: quand il rue coups de pieds à ceus qui le veullent detourner: et an un mesme instant,

- jette de ses yeus gracieus mille petits ris et œilhades à sa nourrice”, *ibid.* Voir aussi Quelier F, *La Table des Français. Une histoire culturelle (XVe – XIXe siècle)*. Tours: Presses Universitaires de Rennes et Presses Universitaires François-Rabelais de Tours; 2010. pp.184-186.
29. “N’y a il pas plaisir et passetamps, quand ils ne veulent quitter leur mere, ou leur nourrice, et ne veulent aller à une autre personne, quelque presant ou flatterie qu’on leur sache faire, et il se faut derobber finalement d’eus? Quand ils ne veulent permettre que leur nourrisse caresse an leur presance un autre anfant, ou que luy donne à tetter? Quand ils se mettent au devoyr de la deffandre, si quelqu’un la menace, ou fait samblant de la battre: commant il crie le premier, et se tampeste pour vindiquer l’outrage? Cette grand amour, jointe à jalousie, est si plaisante et agreable, qu’elle ravit tout le cœur de nourrice, si ell’est de bon naturel, humaine et gracieuse: tellement qu’elle n’aimera pas d’avantage ses propres anfans, que l’etrangier qu’elle nourrit”, Joubert L, *Le Cinquième livre des Erreurs Populaires*. op. cit. n. 16, p. 419.
  30. *Ibid.*, p. 422.
  31. Rommanet É, *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 8 | 2013, mis en ligne le 02 décembre 2013, consulté le 30 septembre 2016. URL: <http://transtexts.revues.org/497>; DOI: 10.4000/transtexts.497.
  32. Joubert L, *Le Cinquième livre des Erreurs Populaires*. op. cit. n.16, p. 434.
  33. “Ces bonnes fames seroient bien aisés de supporter la peine que donnent les anfans, pourveu que leurs marys ne quitassent leur lit pour cette occasion”, *ibid.*
  34. *Ibid.*, p. 434.
  35. *Ibid.*, p. 434. Voir aussi Muchembled R, *La Civilisation des odeurs*. Paris: Les Belles Lettres; 2017. pp. 97-133.
  36. Joubert L, *Le Cinquième livre des Erreurs Populaires*, op. cit. n. 16, p. 434.
  37. *Ibid.*, p. 434.
  38. *Ibid.*, p. 435.
  39. Sur la *querelle des femmes*, voir Telle VÉ, *L’Œuvre de Marguerite d’Angoulême, reine de Navarre et la querelle des femmes*. Toulouse: Imprimerie toulousaine Lion et fils; 1937.
  40. Acquapendente Fabrizi G (d’), *Œuvres chirurgicales divisées en deux parties [...]*. Paris: Jean Pocquet; 1658. p. 656.
  41. Sur l’histoire des tumeurs et ulcères voir Teyssou R, *La Médecine à la Renaissance et évolution des connaissances de la pensée médicale du quatorzième au dix-neuvième siècle en Europe*. Paris: L’Harmattan; 2002. pp. 464-473.

42. Acquapendente Fabrri G (d'), op. cit. n. 40, p. 656.
43. Vallambert S (de), op. cit. n. 14, p. 25.
44. Acquapendente Fabrri G (d'), op. cit. n. 40, 656 p.
45. Matthiolus PA, Les Commentaires de MP André Matthiolus, médecin senois, sur les six livres de Pedacius Dioscoride Anazarbeen de la matiere medicinale. Lyon: Pierre Rigaud; 1605, fo B 5 ro.
46. Ibid., 524 p.
47. Ibid., 541 p. Cf. les mêmes vertus de l'ostracite voir Boodt A (de), Le Parfaict Joaillier, ou histoire des pierreries. Lyon: Jean-Antoine Hugetan; 1644. p. 504.
48. Acquapendente Fabrri G (d'), op. cit. n. 40, p. 656.
49. Ibid., p. 657.
50. Bourgeois L, Observations. Paris: Melchior Mondiere; 1626. t. I, p. 134.
51. Ibid., pp. 135-136.
52. Ibid., p. 137.
53. Acquapendente Fabrri G (d'), op. cit. n. 40, pp. 657-658. Sur l'histoire du cancer du sein voir Rouëssé J, Une histoire du cancer du sein en Occident. Enseignement et réflexions. Berlin: Springer-Verlag; 2011. pp. 85-98
54. Houpeville G (de), op. cit. n. 4, p. 96.
55. Ibid., p. 125. Cf. aussi Bourgeois L, op. cit. n. 50, 1 p. 42 ; "Cancer arrive par d'autres causes, comme par humeurs malignes, mais aussi fait à la plus-part par froidure, comme de serrer son sein, se coucher dessus, d'un buste, de quelque coup donné par mesgarde à quoy l'on negligera de remedier".
56. Houpeville G (de), op. cit. n. 4, pp. 69-71.
57. Ibid., p. 72.
58. Ibid., p. 73.
59. Ibid., pp. 81-82.
60. Ibid., pp. 82-83.
61. Ibid., p. 83.
62. Ibid., pp. 83-84.
63. Ibid., pp. 84-86.
64. Ibid., p. 174.
65. Ibid., p. 166
66. "Les yeux de Cancres, les pierres d'éponge, les vers de terre, les cloportes, les poudres de viperes, les cendres de tillot, la nature de balene, les perles préparées, le corail, le bezoart, le sponde ou yvoire calciné, les bouillons, le suc, l'eau et la poudre d'écrevisse, l'huile de grenouilles, l'eau de sperme de grenouilles, le sel de Saturne (sel d'acétate de plomb – MK), le *sibium*



*diaphoretique* nouveau (antimoine diaphoretique), le calomelas, la panacée en certains sujets, les safrans de Mars aperitif”, “quelques alkali volatils en certaines occasions”, *ibid.*, pp. 166-169.

67. *Ibid.*, p. 169
68. *Ibid.*, p. 174
69. L’orpiment ou arsenic, corps simple hautement toxique, voir Teyssou R, La Thérapeutique de Fracastor. Lexique des médicaments. Paris: L’Harmattan, “Acteur de la Science”; 2017. pp. 131-132.
70. Houpeville G (de), *op. cit.* n. 4, p. 174.
71. *Ibid.* Voir aussi la préparation du baume de soufre de Ruland: “Pour avoir un baume de soufre composé, on ajoute au soufre de la myrrhe et du benjoin, puis on procède comme dans le baume simple, avec quelque huile distillée [...] On ajoute quelquefois du camphre à ces baumes pour les rendre plus pénétrants et plus appropriés aux affections malignes”, Le Fèvre N, Cours de chymie pour servir d’introduction à cette science. Paris: Jean-Noël Leloup; 1751, p. 130.
72. Houpeville G (de), *op. cit.* n. 4, p. 37.
73. *Ibid.*, p. 35.
74. Acquapendente Fabrizi G (d’), *op. cit.* nota 4, p. 658
75. *Ibid.*, p. 658.

Revised: 27.07.2019

Accepted: 30.11.2020

